

FAUTEUILS

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PAR
Pr. VENDRENNE

Illustrés chacun de HUIT PORTRAITS hors texte

4 forts volumes in-8.Prix : \$5.00

AU LECTEUR

L'Académie française est la plus ancienne de nos institutions nationales ; j'oserai le dire, elle en est aussi la plus illustre.

Le premier de ces deux faits n'est pas difficile à établir, car toutes nos institutions contemporaines sont nouvelles ; aucune n'existait avant la Révolution, pas même l'Université, quoiqu'il y eût autrefois des corps enseignants qui portaient ce nom. Mais quel rapport avaient-ils avec l'Université d'aujourd'hui ? Le nom était le même et voilà tout. Les cours judiciaires, le Sénat, la Chambre, la Légion d'honneur, tout parmi nous est nouveau. Seule, l'Académie est ancienne ; seule, elle a précédé les bouleversements de la fin du dernier siècle ; seule, elle nous est restée comme un vestige et un souvenir d'autrefois ; elle remonte au temps de Richelieu, c'est-à-dire à deux siècles et demi. N'est-ce pas un âge où arrivent bien peu de choses humaines ? Mais voici qui est plus surprenant encore. Notre Académie a vieilli sans beaucoup changer ; tandis que presque rien en ce monde ne dure qu'en se transformant, l'Académie au contraire est restée à peu près ce qu'elle était à son premier jour. Ses statuts, ses attributions, ses fonctions, ses prérogatives, sont toujours les mêmes. Boileau, s'il revenait au monde, se trouverait étranger partout, hormis à une de ses séances. Les habits seuls l'étonneraient, le reste est comme de son temps ; il pourrait prendre le fauteuil d'un académicien absent, s'informer de l'ordre du jour et délibérer comme autrefois.

Mieux qu'aucun autre corps en France l'Académie a même su garder à peu près intact l'esprit dont elle fut animée dès ses premiers jours : un esprit de modération, de douceur, de bienveillance, d'impartialité, l'amour exclusif des lettres, un profond éloignement des agitations politiques avec le plus grand respect pour la dignité du génie et pour la sienne. Elle s'est ainsi préservée des flatteries à l'adresse du pouvoir, de l'esprit tour à tour servile ou frondeur auquel d'autres grandes corporations n'ont pas toujours assez résisté. Fièvre et modeste à la fois, comme il convient à une grande corporation, elle a respecté toutes les puissances sans jamais s'abaisser devant aucune. A peine trouverait-on deux ou trois jours dans cette durée de trois siècles, où elle se soit laissée un peu entraîner aux agitations du dehors ; rares et légers écarts, promptement rachetés, et dont l'histoire n'a pas à tenir compte devant la fidélité et la droiture d'une ligne si bien gardée.

L'illustration de l'Académie n'est pas moins grande que son ancienneté. Aucune compagnie en France ne peut rivaliser de gloire avec, car elle a compté dans tous les temps, et elle compte encore de nos jours parmi ses membres, un grand nombre d'hommes supérieurs, les écrivains, les orateurs en général les plus éminents. Les incapables qu'elle a reçus, ne peuvent effacer la gloire de ces innombrables célébrités, et, si quelques beaux noms manquent à ses magnifiques tableaux, on le verra dans l'introduction qui précède l'histoire des Fauteuils, ces exceptions, d'ailleurs fort rares, sont en général justifiées par des empêchements que l'illustre compagnie n'a pu surmonter.

L'Académie française est donc une de nos plus belles gloires nationales ; son histoire est l'histoire de notre littérature depuis Richelieu. On peut même dire, c'est l'histoire du Génie français, aussi beaucoup d'écrivains se sont-ils consa-

crés à la retracer, et quelques-uns avec un remarquable talent.

Nommons d'abord Péliisson qui n'a raconté que les origines et les débuts de l'Académie. Charmant historien plein de candeur et de bonne foi, qui possède d'ailleurs admirablement son sujet et le traite avec des couleurs, une vie, un mouvement qu'aucun de ses successeurs n'a dépassé.

L'abbé d'Olivet, continuateur de Péliisson, n'a pas été trouvé indigne de lui être comparé. La sincérité, l'impartialité sont les mêmes ; d'Olivet a peut-être même poussé plus loin l'amour des recherches, la sûreté des informations. Passionnés tous les deux pour les anciens, ils en ont l'un et l'autre la simplicité, l'énergie, la concision, avec le dédain des ornements superflus ; mais le continuateur n'a pas la grâce charmante de son devancier. Il est plus froid, plus sec, moins coloré, moins animé ; "sa simplicité, dit d'Alembert, a quelque chose de bourgeois, et de familial," peu digne souvent des sujets qu'il traite. L'abbé d'Olivet d'ailleurs n'a malheureusement poursuivi son travail que jusqu'au commencement du XVIIIe siècle.

D'Alembert nous a laissé six petits volumes d'éloges des académiciens. Ce n'est pas l'histoire de ces immortels, ce sont des matériaux, des documents pour la faire. Malheureusement l'on n'y trouve ni la simplicité ni l'impartialité de Péliisson et de l'abbé d'Olivet. Le style est toujours brillant, souvent prétentieux et affecté ; l'auteur vise trop à l'effet, on le sent, et il en est moins attachant. Il n'a pas non plus l'impartialité de ces deux aimables devanciers. Ennemi acharné de la religion, il ne laisse passer aucune occasion de maltraiter ses ministres ; mais en homme du monde, en habile ambitieux qu'il est, il évite de montrer trop ouvertement ses sentiments et ses pensées. On les découvre, on les devine à travers des ménagements ou même des flatteries qui rendent ce caractère vraiment odieux. Lui-même il a dit : "Je donne un soufflet en ayant l'air de faire la révérence ;" c'était faire son portrait en un seul mot.

Les éloges de d'Alembert ne vont guère au-delà des premières années du XVIIIe siècle, et personne n'a publié d'autre histoire de l'Académie jusqu'à Tyrtae Tastet qui a fait paraître la sienne en 1845. Mais combien il est inférieur à ses trois devanciers ! Ce n'est pas pourtant la sincérité, l'impartialité qui lui manque. Il veut du moins, il croit l'avoir, et, s'il ne l'a pas toujours, s'il a laissé dans son ouvrage quelques traces d'esprit de parti, c'est certainement malgré lui et à son insu. Sa simplicité même pourrait parfois s'appeler naïveté. On dirait qu'il a écrit pour des enfants, pour des écoliers. Son style est celui des abrégés faits pour les petites classes ; une seule chose donne quelque charme à la lecture de son livre, une qualité il est vrai, qui a bien son prix, mais qui ne peut remplacer toutes les autres, la bienveillance ; il dit du bien de tous ses héros, il en dit de tout le monde, mais tant de bien et avec une telle exclusion de toute critique, qu'on est porté à ne plus le croire ; à tout moment on dirait volontiers : Ce bon monsieur Tastet ; Et l'on sourit avec une espèce de dédain affectueux qui détruit toute confiance. Aussi cet ouvrage si nécessaire, si attendu, fut-il très peu remarqué du public qui bientôt l'a complètement oublié.

Mme d'Altenheim (Gabrielle Soumet) a réuni dans un seul volume, et assez court, ses Quarante fauteuils illustrés ; mais, comme elle a eu la sagesse de ne faire que nommer un grand nombre d'académiciens obscurs, les notices qu'elle a consacrées aux plus célèbres sont assez longues et surtout assez bien faites pour inspirer beaucoup d'intérêt. Elle apprécie comme elle veut et avec son cœur, à la manière des femmes, les livres et les hommes ; ses jugements sont de délicieux caprices, et presque toujours indulgents. Elle a de l'âme, de l'exaltation, un véritable enthousiasme devant les œuvres du génie, mais il faut pour la bien connaître lire surtout la petite Biographie ou plutôt le petit portrait de son père. C'est un monument élevé par la piété filiale, à une mémoire adorée. Je ne sais rien de plus aimable et de plus doux. Mme Staël a de pareils en-

thousiasmes en parlant de son père, mais un peu moins naturels peut-être, un peu plus composés, dirait-on, et dès lors aussi, un peu moins touchants.

M. l'abbé Maynard est un rude polémiste de l'école de l'Univers pour lequel, du reste, il avait autrefois beaucoup écrit. La controverse est son élément. Il a lutté toute sa vie, principalement contre les catholiques de l'école libérale ; il a lutté beaucoup et longtemps contre l'illustre évêque d'Orléans.

La mort d'un adversaire ne l'apaise pas, il s'en prend à sa mémoire et à ses amis. M. l'abbé Lagrange le sait bien. Or M. l'abbé Maynard a fait, lui aussi, ses fauteuils qui furent imprimés il y a vingt ans environ dans la *Bibliographie catholique*, et n'ont jamais paru en volumes. M. Maynard était, dans ses études, ce qu'il a été dans tout, un luttéur un peu véhément, et d'une sincérité à faire frémir, beaucoup plus soucieux, en fin de compte, de ce qu'il croit la vérité que des ménagements et des précautions. Plus d'une fois ses fauteuils sont des sellettes et l'immortel qui les occupe y est assis comme au banc des accusés. M. Maynard le sait bien ; il ne suffit pas pour être juste de le vouloir, si la bonne foi suffisait à donner l'impartialité, il l'aurait dans un degré éminent, mais qui peut s'assurer de l'avoir toujours ?

Tout récemment M. Charles Barthélemy vient de publier un petit in-douze les Quarante fauteuils de l'Académie française qui présente en deux cents toutes petites pages, un article sur chacun des académiciens vivants et morts. Celui de Bossuet a huit lignes, celui de M. Guizot quatre, celui de Racine neuf, plus heureux que tous les autres Chateaubriand en a obtenu dix-huit ; on voit d'ici ce que sont ces articles et ce qu'est l'ouvrage : une simple nomenclature qui ne donne que les noms, les qualités et les dates. Les quelques mots de plus qu'on y trouve sont en général de très courts jugements, mais, il faut le dire, presque toujours justes et bien exprimés.

Notre livre arrive aujourd'hui après tous les autres. C'est certainement le plus complet, le plus étendu qu'on ait encore publié sur le sujet de l'Académie. Nous n'en devons pas dire autre chose. Ce sera maintenant au public de le juger, et il ne nous servirait à rien de vouloir prévenir son jugement ou implorer son indulgence.

La seule chose que nous ayons droit de dire de nous-même, c'est l'intention que nous avons eue en composant notre ouvrage, la destination que nous avons voulu lui donner. Cette révélation de notre dessein aidera le public à nous bien juger. Connaissant le but où nous endions, il appréciera mieux notre soin et nos efforts.

Cet ouvrage est principalement dédié à la jeunesse studieuse, à la grande jeunesse, c'est-à-dire aux élèves des plus hautes classes, et aux étudiants des cours publics. Il devait donc être sobre de dissertations et plein de récits historiques et anecdotiques, afin d'intéresser en instruisant. Les appréciations devaient être sincères, bien tranchées, hardies même à l'occasion pour mieux se graver dans la mémoire et fixer le jugement des lecteurs. C'est surtout par le côté littéraire qu'il fallait saisir la figure de nos personnages, souvent hommes d'Etat en même temps qu'hommes de lettres et non moins connus par leurs fonctions que par leurs écrits. Sous peine de perdre de vue notre dessein essentiel, ou du moins de le reléguer au second plan, et de donner à notre livre une trop grande étendue, les discussions politiques devaient soigneusement en être bannies. On y en trouvera aussi très peu et le peu que nous ne pouvions nous empêcher d'y mettre n'est pas pour juger entre les opinions et les parties, ou pour donner la préférence à ceux de nos immortels qui ont écrit sous un drapeau, ou sous un autre ; mais seulement pour faire bien apprécier leur conduite et leur caractère.

"Le caractère, c'est tout l'homme," a dit Lacordaire ; un écrivain serait donc très imparfaitement connu si son caractère était mal jugé. Il y a toujours entre l'homme et l'œuvre, entre le caractère et le style, des rapports parfois secrets, mais certainement inimes et

profonds qu'il est aussi curieux que nécessaire d'observer. L'historien de la littérature, de l'Académie, n'a donc pas tant à rechercher quelles ont été les opinions de ses personnages, mais quelle a été leur conduite, l'honnêteté, la dignité de leur vie ; il doit dire enfin s'ils ont agi d'après leurs convictions, s'ils ont été fidèles à leur propre sentiment, ou si l'intérêt a été leur premier mobile et les a fait tourner comme le vulgaire au gré des événements.

Dans le récit de la vie des hommes, dans l'analyse des livres, dans les extraits surtout et les citations, des réserves étaient commandées par l'âge de nos lecteurs les plus nombreux. Nous devions sacrifier parfois l'intérêt à la prudence, nous espérons l'avoir toujours fait. Toutefois ces réserves n'étaient pas celles qui sont dues à la petite enfance. Nos lecteurs sont des jeunes gens, presque tous entrés déjà dans les mystères et les combats de la vie. Nous leur parlons donc à peu près comme à des hommes, mais à des hommes qu'on doit respecter ; et nous leur parlons aussi comme à un homme qui doit à son propre caractère, à son état, le premier respect.

Puisse notre livre faire plaisir à cette jeunesse pour laquelle j'ai travaillé toute la vie, puisse-t-il surtout lui faire du bien en contribuant à élever son esprit, son caractère et son cœur. Cette unique ambition, cette chère et douce espérance m'a seule encouragé et soutenu pendant mes longues années de travail. Ma récompense aujourd'hui serait d'apprendre qu'elle n'a pas été tout à fait trompée.

VIES

DES SAINTS

POUR TOUS

LES JOURS DE L'ANNÉE

SUIVANT L'ORDRE ET L'OFFICE ROMAIN

Traduites des légendes du Bréviaire et de divers suppléments approuvés.

HUITIÈME ÉDITION.

AUGMENTÉE DE

LA VIE DES SAINTS NOUVELLEMENT CANDRISÉS

ET D'UNE PRATIQUE POUR CHAQUE JOUR

Par MM. Dret et Lerouge

Chanoine de Troy.

1 fort vol. in-12.....Prix : \$1.00

L'ANGE DE L'EUCARISTIE

OU

VIE ET ESPRIT

DE

MARIE EUSTELLE

D'après les documents les plus authentiques.

PAR

CLAUDIUS-MARIA MAYET, S. M.

Prêtre Mariste.

SIXIÈME ÉDITION

REVUE ET APPROUVÉE

PAR

LE CARDINAL VILLECOURT

2 volumes in-12.....Prix : \$1.25